

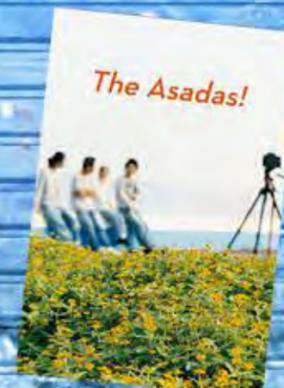
LES SAISONS HANABI

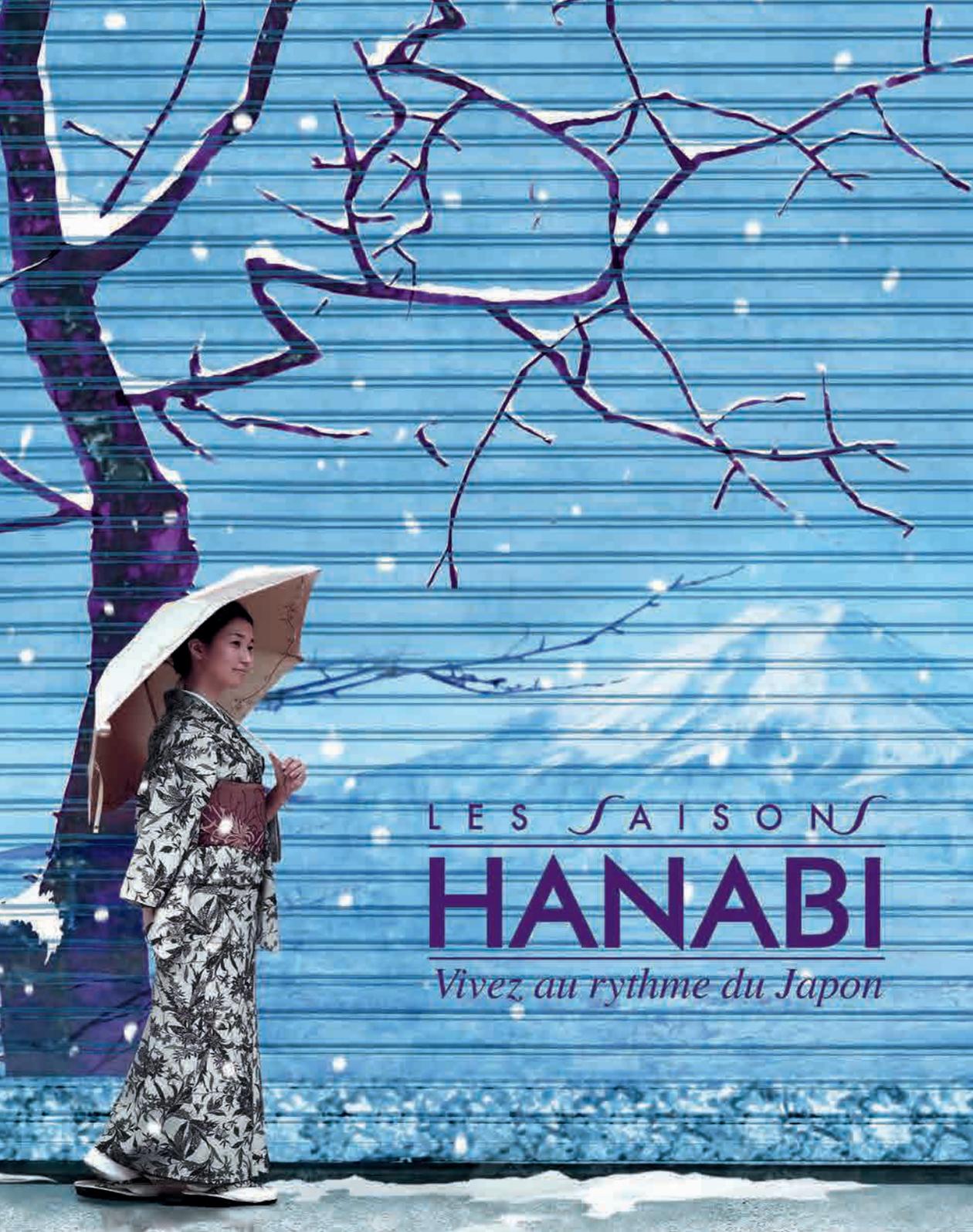


Le cinéma japonais au rythme des saisons

DU 16 AU 22 MARS 2022

Film	Mer 16/03	Jeu 17/03	Ven 18/03	Sam 19/03	Dim 20/03	Lun 21/03	Mar 22/03
TEMPURA (2h13) de OHKU Akiko	19:00 VO						
PROFESSEUR YAMAMOTO (1h59) de SODA Kazuhiro		19:00 VO					
ARISTOCRATS (2h05) de SODE Yukiko			19:30 VO				
LA FAMILLE ASADA (2h07) de NAKANO Ryota				18:00 VO			
POUPELLE (1h40) de HIROTA Yusuke					15:30		
THE HOUSEWIFE (2h03) de MISHIMA Yukiko						19:00 VO	
FUIS-MOI JE TE SUIS (2h05) de FUKADA Koji							19:15 VO





LES SAISONS

HANABI

Vivez au rythme du Japon

APPROFONDISSEZ VOTRE CONNAISSANCE DU CINÉMA ET DE LA CULTURE JAPONAISE

GRÂCE À LA BOUTIQUE HANABI



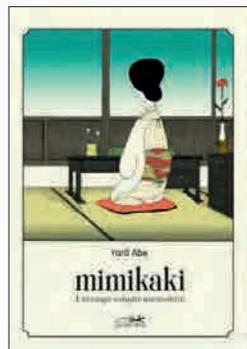
FILMS RÉCENTS



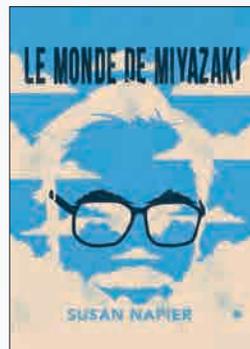
FILMS D'ANIMATION



COFFRETS COLLECTOR



MANGAS & FICTIONS



GRANDS MAÎTRES



BEAUX LIVRES

EN PARTANT À LA DÉCOUVERTE DE
NOS COUPS DE COEUR, L'ART DE VIVRE À LA JAPONAISE
N'AURA PLUS DE SECRET POUR VOUS.



HANABI

HANABI COMMUNITY     



HANABI



Avec le soutien de la



ÉDITORIAL

Si les saisons ont pu continuer à s'écouler normalement pendant la crise que nous venons de traverser, ce ne fut pas le cas de nos Saisons Hanabi privées de cinémas. Beaucoup d'entre vous les attendaient avec impatience et les voilà qui reviennent enfin, avec le Programme Hiver ! Le principe reste le même : un film par jour pendant 7 jours, à travers une multitude de cinémas en France. Soit 7 films japonais en exclusivité, plusieurs mois avant leur sortie française.

Malgré la grande diversité des propositions de notre Programme Hiver - romance, thriller, comédie, drame, film d'animation ou documentaire - les films semblent se répondre. En présentant trois œuvres de réalisatrices, nous voyons à quel point chacune à sa manière sonde la place des femmes dans la société japonaise, en particulier la difficulté à imposer sa vision dans un monde corseté. Ceci nous a fait réaliser que les 7 films du Programme Hiver étaient marqués par l'*Honne* et le *Tatemaie*, notions toutes nipponnes qui évoquent la différence entre la manière de se comporter en société et nos intentions réelles. Ce décalage se retrouve dès notre film d'ouverture *Tempura*, où une jeune fille débat avec sa voix intérieure, jusqu'à notre film de clôture *Suis-moi je te fuis*, où l'homme est incapable de comprendre les intentions de la femme qu'il aime, et inversement. On pense aussi à l'*Omote* et l'*Ura*, l'endroit et l'envers, qui peuvent sembler contraires mais qui, au Japon, sont complémentaires, comme le révèle brillamment le film d'animation *Poupelle*. Ce double visage de l'identité japonaise, fondée sur le goût pour l'ambivalence, la contradiction, le secret, sillonne notre beau programme d'Hiver, que nous sommes impatients de partager avec vous.

ÉRIC LE BOT
Président d'Hanabi



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES
2020

SUIS MOI JE TE FUIS

UN FILM DE
KÔJI FUKADA

« SUIS-MOI JE TE FUIS » AVEC WIN MORISANO KANO TSUCHIMURA SHIHOE UNO KEI ISHIBASHI AKARI FUKUNAGA SHUGO OSHINARI YUKIYA KITAMURA INSPIRÉ PAR LA BANDE DESSINÉE ORIGINALE « HONKI NO SHIRUSHI » DE MICHIRU HOSHISATO ÉCRITE PAR SHOGAKUKAN INC.
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS NORA TAKAHASHI MASARU OTA PRODUCTEURS TAKEOYA MATSUKA YU HARUKI YUHO JEI UNE OUE DE KÔJI FUKADA TSYUSHI TOWANA CASTING NAOTO ITO IMAGE MUSICIE HANRUI GITTER KEIJI OKUBO SUI TATSUYA KISHIKAWA MICHIE ZENSHO HIRI SARI MATSUSHIMA KÔJI FUKADA
RÉGIES YURIKA JIZUKA YONE ISHIZUKA COSTUMES HANAKA KIKUCHI MAQUILLAGE RYO IER ASSISTANT RÉALISATEUR HIROFUMI KAGAWA DIRECTEUR DE PRODUCTION SHOTA WATANABE SCÉNARIO SHINTARO MITANI KÔJI FUKADA UN FILM DE KÔJI FUKADA
UNE PRODUCTION MOUNTAINGATE PRODUCTION PRODUIT PAR NADAYA TV
©MICHIRU HOSHISATO, SHOGAKUKAN / NADAYA TV



LES SAISONS
HANABI

PROGRAMME HIVER 2022

Du 5 janvier au 22 mars 2022 au cinéma
7 avant-premières exclusives pendant 7 jours
À travers toute la France*



Mercredi Tempura



Jeudi Professeur Yamamoto
part à la retraite



Vendredi Aristocrats



Samedi La Famille Asada



Dimanche Poupelle



Lundi The Housewife



Mardi Suis-moi je te fais

*Les cinémas participants choisissent une semaine au choix sur la période À Paris, à l'UGC Ciné Cité Les Halles, Mk2 Bibliothèque et Gaumont Parnasse à partir du 19 janvier 2022. Rendez-vous sur le site d'Hanabi pour connaître les dates et les salles en régions.



SOMMAIRE



LE PROGRAMME

Les Saisons Hanabi - Hiver 2022



10 - 11
Tempura

12 - 13
Professeur Yamamoto part à la retraite

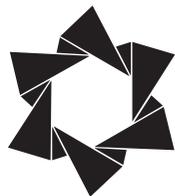
14 - 15
Aristocrates

16 - 17
La Famille Asada

18 - 19
Poupelle

20 - 21
The Housewife

22 - 23
Suis-moi je te fuis



PORTRAIT

L'homme qui venait d'ailleurs

Plongée avec l'une des figures les plus emblématiques de la nouvelle génération de cinéastes japonais.

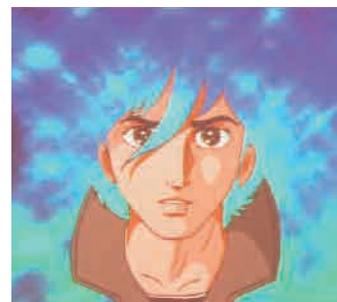


24 - 27



HORS CADRE

Les 5 mangas préférés de Kôji Fukada



L'histoire de la saga romantique de Kôji Fukada *Suis-moi je te fuis* étant tirée d'un manga, c'est l'occasion pour le cinéaste de nous parler de ses 5 mangas favoris.

28 - 29



LES RÉALISATRICES JAPONAISES À L'ASSAUT

Le tournant du 21^{ème} siècle signe l'entrée des femmes dans l'histoire du cinéma japonais. Les Saisons Hanabi vous donnent la chance de plonger dans l'univers de trois d'entre elles.



30 - 32



SUR LE PAPIER



Derrière des films se cachent parfois des livres... Découvrez les ouvrages ayant inspiré *Poupelle* de Yusuke Hirota et *La Famille Asada* de Ryôta Nakano.

33



La Famille Asada de Ryôta Nakano

TEMPURA



Mitsuko réfléchit trop, beaucoup trop. Ses pensées n'ont de cesse de converser telles deux copines inséparables, quoique diamétralement opposées. Car si Mitsuko s'assène personnellement une vérité, la voilà qui songe aussitôt l'exact contraire ! La jeune fille peine à s'émanciper de cette peur universelle : celle de la connexion avec l'Autre. Comme si celle-ci allait signer la fin d'une identité déjà difficile à affirmer... Belle, inspirante, créative, elle n'en demeure pas moins livrée à elle-même, dans un Tokyo toujours plus grand. Jusqu'à sa rencontre avec Tada...

On ne compte plus les films qui nous ont régales et dont on parle avec gourmandise car ils épicient nos existences. Et s'il y a justement bien un pays qui excelle dans l'art de rendre son cinéma savoureux, c'est le Japon, dont la cuisine washoku est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. La liste s'allonge, des films japonais dont la simple évocation met les papilles en émoi – du délicat repas préparé pour sa grand-mère par Takumi dans *La Saveur des ramen* (Eric Khoo, 2018) jusqu'aux délicieux dorayakis d'une autre mamie-gâteau dans *Les Délices de Tokyo* (Naomi Kawase, 2015). Dans *Tempura* - désignant ces beignets nippons très raffinés que Mitsuko tente désespérément de cuisiner - on ne compte plus les séquences culinaires, toute la cristallisation amoureuse entre Mitsuko et Tada opérant autour de ses plats, passerelles timides de leur affection respective.



L'histoire

A 31 ans, Mitsuko a toujours eu quelques difficultés avec les relations humaines. Perdue dans un Tokyo trop grand pour elle, elle se réfugie dans des cours de cuisine dont elle peaufine les recettes au sein de son petit appartement. Elle y trouve aussi le réconfort... de sa voix intérieure, avec qui les échanges ne sont pas toujours simples ! Jusqu'au jour où elle rencontre au bureau un jeune homme bien plus jeune qu'elle.

Tempura est aussi une comédie au potentiel imaginaire aussi exalté que celui de sa protagoniste, qui échappe au formatage, aux stéréotypes. Akiko Ohku donne ici autant d'importance à l'introspection qu'à l'expression, incitant ses personnages à résoudre leurs mutines équations intérieures pour s'ouvrir aux autres, se rencontrer... Un film touchant, sans cynisme, vivifiant, pour reprendre goût à la vie après avoir été trop longtemps enfermés. Alliant romance et film conceptuel, la réalisatrice donne à son récit un ton d'une absolue liberté, qui fait de *Tempura* une fable profonde, passionnante sur le plan mental, et toujours savoureuse, à juste titre seul film récompensé au Festival de Tokyo. Avec son humour décalé, elle rappelle que nous pouvons être à la fois notre pire et notre meilleur allié. Vous en reprendrez bien une part ?

○ J.

**Tempura est
une comédie
au potentiel
imaginaire
aussi exalté
que celui de sa
protagoniste.**

« LES DIX COMMANDEMENTS » DE KAZUHIRO SODA

Frustré par son expérience très standardisée de réalisateur pour la télévision, Kazuhiro Soda finit par écrire ses « 10 commandements » de la mise en scène, qu'il désigne comme son guide anti-télé. Ces 10 règles visent à laisser son esprit disponible et ouvert à l'imprévu comme aux découvertes :

- Pas de recherche
- Pas de rencontre avec les sujets
- Pas de script
- Je tourne moi-même
- Et je tourne aussi longtemps que possible
- Je couvre des zones restreintes mais en profondeur
- On ne met pas en place un thème ou un but avant le montage
- Pas de voix-off, d'intertitre, de musique
- On utilise des prises longues
- On s'autoproduit

L'histoire

À 82 ans, le Docteur Masatomo Yamamoto, psychiatre avant-gardiste, prend sa retraite, ce qui provoque l'anxiété de bon nombre de ses patients. Se lançant avec sa femme Yoshiko dans cette nouvelle vie, il fait vite face à des défis qu'ils n'avaient jamais rencontrés auparavant.

KAZUHIRO SODA
IH59 – 2020
Documentaire

MEILLEUR FILM
FESTIVAL DES
TROIS CONTINENTS

PROFESSEUR YAMAMOTO PART À LA RETRAITE

« Ne dites jamais à un médecin votre état de santé, car il pourrait vous asservir... » Cette géniale petite phrase du film *La moindre des choses* (Nicolas Philibert, 1997) semble tout à fait d'actualité un quart de siècle plus tard. C'est du moins ce que dit en substance l'un des patients de Yamamoto lorsque ce dernier cherche à lui présenter un psychiatre censé le remplacer – quoi de plus légitime, à 82 ans, que de partir à la retraite ? Mais son remplaçant ne va-t-il pas le faire interner plutôt que l'écouter ? Une crainte qu'il n'a jamais eu avec le Professeur Yamamoto, résultat d'une carrière basée sur le respect et la confiance mutuels. Yamamoto fait office de guide, de figure paternelle bienveillante par excellence, indispensable à la survie de ses patients. S'il y a une part spirituelle fondamentale dans son approche, c'est qu'il est aussi et essentiellement un humaniste. *Professeur Yamamoto part à la retraite* est une pépite déjà très remarquée en festival (au point de remporter la Montgolfière d'or au Festival des 3 Continents). Avec son sens du montage et sa

**Avec son sens
du montage
et sa méthode
d'observation
bien à lui – nimbée
d'humour, de
délicatesse et
d'altruisme -
Kazuhiro Soda
prouve qu'il
est un auteur
contemporain
majeur.**

méthode d'observation bien à lui – nimbée d'humour, de délicatesse et d'altruisme - Kazuhiro Soda prouve qu'il est un auteur contemporain majeur. Ce qui frappe ici est la grande proximité avec le médecin qui a aboli les barrières, refusé d'enfermer les personnes dans des cases. Vous avez dit « vie privée » ? Une bonne partie de la patientèle du professeur semble posséder son numéro de portable et, retraite ou pas, il est hors de question qu'il les laisse livrés à leur sort. On se demande tout autant comment ils vont faire sans lui que lui sans eux quand vient le temps de rentrer chez soi...

Kazuhiro Soda filme ses personnages avec affection, mêlant l'intime au public, abolissant les frontières avec une grande liberté de ton. Il est fabuleusement impliqué dans cette aventure, ne dissimule pas sa présence, accepte à l'occasion de partager un repas et pourquoi pas une lichette de saké ? Ici, après tout, chacun apprend à transmettre et à accueillir ces petits gestes qui font notre humanité. Ouvrant une porte secrète inédite sur le Japon et ses laissés-pour-compte, *Professeur Yamamoto part à la retraite* déborde d'amour.

A. F.

YUKIKO SODE
2H04 - 2020
Drame sentimental



ARISTOCRATS

Ici, nulles parties de chasse à la cour portées par les musiques de Haendel ni échanges épistolaires sulfureux, en arrière coulisse. L'aristocratie n'est plus ce qu'elle était, si manifestement opulente qu'elle pouvait inspirer des films aux décors et costumes grandiloquents. Elle est aujourd'hui un monde en repli, à l'abri dans sa tour d'ivoire, qui garde peut-être son titre et son éducation... mais a perdu ses terres. La famille d'Hanako en fait partie, qui demeure inflexible dans le maintien de son rang, attachée à un code de valeurs et à des habitus d'un autre temps, mais toujours palpables.

Dans une logique de reproduction de caste, d'idéal de pureté, Hanako doit ainsi trouver un mari de son cru. Après quelques rencontres infructueuses vient

enfin le jour où elle finit par intéresser un bel homme, doux, prévenant... et aristocrate ! Voilà le mariage arrangé avec le bel avocat. Un vrai conte de fées... Jusqu'à ce qu'Hanako tombe sur des échanges entre son mari et une autre femme. Celle-ci vient d'un horizon diamétralement opposé. Elles vont se rencontrer.

Alors qu'on pourrait s'attendre à un règlement de comptes entre dulcinées, c'est le contraire qui advient dans le film. Leur confrontation amènera en elles de nouvelles vérités, puissantes, un désir brûlant de vie, de n'appartenir qu'à soi et à personne d'autre, de renverser les codes, les cloisons, le monde étriqué que leur impose la société nipponne. La réalisatrice filme avec beaucoup de délicatesse ce choc des bulles sociales, vers une

connaissance salvatrice de soi, pour échapper à une destinée standard. La rivalité est remplacée par la sororité, même si l'une des héroïnes est de Tokyo et l'autre de la lointaine province, l'une est riche, l'autre sans le sou.

C'est moderne et furieusement élégant. On ne saurait que vous recommander de partager leur quotidien, empreint d'une sensibilité proche de celle de Ryusuke Hamaguchi (*Senses, Asako I&II, Drive my car*), l'autre explorateur des sentiments au Japon, à qui l'on pense souvent devant cette œuvre si profondément délicate, qui révèle une jeune réalisatrice d'à peine 36 ans.

O. J.

**Une œuvre
profondément
délicate,
qui révèle
une jeune
réalisatrice d'à
peine 36 ans.**



L'histoire

À presque 30 ans, Hanako est toujours célibataire, ce qui déplaît à sa famille, riche et traditionnelle. Quand elle croit avoir enfin trouvé l'homme de sa vie, elle réalise qu'il entretient déjà une relation ambiguë avec Miki, une hôtesse récemment installée à Tokyo pour ses études. Malgré le monde qui les sépare, les deux femmes vont devoir faire connaissance.

LA FAMILLE ASADA

Sait-on jamais vraiment pourquoi l'on choisit une destinée ou dans quel recoin de notre histoire naissent nos désirs ? Pour Masashi, c'est simple : il aura suffi que son père lui offre un appareil photo pour que le déclic se fasse, à 12 ans. Déjà à l'époque, il avait son credo, la base même de son style : refuser d'appuyer sur le déclencheur sans avoir totalement compris son modèle... À ce stade, seule son amoureuse de toujours Wakana - Haru Kuroki, encore une fois sublime, a reçu un César japonais pour ce rôle - et sa propre famille (père, mère et frère) avaient ainsi eu les honneurs d'un portrait.



L'histoire

Depuis ses 12 ans, seule compte la photographie pour Masashi. Quand il réalise que ses parents et son frère ont renoncé à leur passion, il décide de les mettre en scène : pompier, femme de yakuzas, pilote de Formule 1... Devant l'objectif de Masashi, toute la famille se prête au jeu pour permettre à chacun de vivre ses rêves de jeunesse. Quand le Japon est touché par le tsunami de 2011, les photos de Masashi prennent une nouvelle dimension.

Bien plus qu'un « feel good movie », *La Famille Asada* est un film bouleversant, d'une humanité rare.

—

On aurait pu croire qu'une fois adulte, Masashi expérimenterait ailleurs... Devenu grand, le jeune homme, convaincu qu'il a déjà tout capté de ses semblables, flâne pourtant sans but chez ses parents. Et c'est son père qui lui offrira le deuxième déclic en lui confessant combien il regrette de n'avoir jamais cultivé sa vocation, lui qui se prédestinait à être pompier. Qu'à cela ne tienne : Masashi épongera les torts du passé en rendant à chacun son destin. Son premier projet photo est lancé, qui tapera dans l'œil d'une editrice. Renouer avec les aspirations de sa famille en les grimant tour à tour en modèles...

Doucement, le photographe glisse de sa famille à celle des autres, mettant toujours en

scène les désirs cachés de chacun. L'ultime déclic - celui qui l'élèvera à un niveau supérieur - surviendra avec la catastrophe de Fukushima. Face au désespoir, son art prend un tour essentiel, sa vie aussi, en mettant un point d'honneur à retrouver les images des proches disparus, celles et ceux qu'on ne peut plus revoir, mais qui existeront éternellement sur pellicule...

Si vous avez aimé *Une affaire de famille* (2018), *La Famille Asada* est fait pour vous ! Le film y suit une tribu tout aussi décapante que celle de Kore-eda, capable de transfigurer son monde, cette fois inspirée par la famille - véritable - du photographe Masashi Asada. Par le biais de la photographie, médium employé pour figer rêves et mémoire, le film

rend un hommage aux choses simples de la vie, ces infimes miracles qui ne disent pas leur nom mais bousculent les êtres, les animent, aident à ne pas sombrer et à avancer. Bien plus qu'un « feel good movie », *La Famille Asada* est un film bouleversant, d'une humanité rare, qui nuance ses traits et sème des petits cailloux qu'il vous faudra récolter un à un...

O. J.



L'histoire

Lubicchi vit au milieu de grandes cheminées dont l'épaisse fumée recouvre depuis toujours le ciel de sa ville. Il aimerait prouver à tous que son père disait vrai et que, par-delà les nuages, il existe des étoiles. Un soir d'Halloween, le petit ramoneur rencontre Poupelle, une étrange créature avec qui il décide de partir à la découverte du ciel.



YUSUKE HIROTA
IH40 – 2020
Animation

SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL D'ANNECY

POUPELLE

Tout commence par une nuit d'Halloween un brin magique, une nuit de tous les possibles. Une nuit par laquelle un cœur brillant va fendre le ciel de la Ville Cheminée pour atterrir en pleins décombres... L'épopée ne va pas s'arrêter là puisque, pour mieux battre, un cœur a besoin d'un corps. Le voilà qui met toute son énergie pour se le façonner, attirant vers lui toutes sortes d'objets – pinceaux, tournevis, sandale, klaxon et même un bout de tissu rafistolé en guise de cape... Donnant naissance à Poupelle !

S'il n'était pas si aussi haut en couleurs, l'on pourrait croire à un monstre se fondant à merveille dans l'ambiance étouffante de cette ville aux noirs nuages endeuvillant perpétuellement le ciel. Une cité lardée de cheminées monumentales qui crachent infatigablement des volutes impures, de la fumée si dense qu'elle rend le soleil inaccessible aux regards. Un univers à l'horizon rétréci, comme le cœur des hommes ici, où pas un oiseau ne chante, où nulle végétation ne pousse. Les lumières artificielles ont remplacé les étoiles de jadis dont personne ne semble plus soupçonner l'existence. Les derniers qui s'en souviennent secrètement doivent se taire...

Les sbires du régime autoritaire sont toujours prêts à sillonner la mégapole tentaculaire pour débusquer d'éventuels lanceurs d'alerte. Mais une chose va leur échapper : la rencontre entre le jeune Lubicchi et Poupelle, qui va tout de suite épouser les rêves solitaires et inavouables du garçon, à savoir révéler les étoiles que tout le monde pense sorties de l'imagination de son père disparu. L'union fait la force et la grande amitié qui va naître entre eux leur donnera le courage de se battre coûte que coûte... jusque dans un feu d'artifice final formidablement émouvant.



Derrière la fable se cache un pamphlet écologique qui ravira petits et grands par sa beauté époustouflante.

Évidemment l'on se doute que derrière la fable se cache un pamphlet écologique qui ravira petits et grands par sa sophistication narrative et sa beauté époustouflante, mêlant tous les types d'animation, à juste titre sélectionné en compétition au Festival d'Annecy. Akihiro Nishino, l'auteur du récit, règle ses comptes avec une société qui fustige ceux qui sortent du rang. Et si à force de ténacité on atteignait tous notre inaccessible étoile ? Résolument positif et coloré, le film est une réussite totale, équilibrant féérie avec action, humour (c'est Philippe Katerine qui prête sa voix à Poupelle en français), tendresse mais aussi grande sagesse. Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas vu au cinéma un film d'animation qui rappelle *L'Étrange Noël de Monsieur Jack* (1993) de Henry Selick, écrit par l'illustre cinéaste Tim Burton, capable de faire coexister des univers et des genres antagonistes : le merveilleux et l'inquiétant, le beau et l'affreux, la lumière et les ombres. Un fantastique hymne à la différence, en somme, engagé et magique.

A. F.

YUKIKO MISHIMA
2H02 - 2020
Drame romantique

THE HOUSEWIFE

Campée par l'incroyable actrice Kaho (déjà vue dans *Invasion* de Kiyoshi Kurosawa), Toko dispose de tout ce que la société nippone peut offrir à une trentenaire bien lunée : un mari ambitieux, capable de subvenir aux besoins de la famille, une petite fille adorable et une belle-mère serviable, tous cohabitant dans une maison moderne (trait de prospérité), suffisamment grande pour que chacun y trouve l'espace de s'y épanouir. L'expression résignée de Toko laisse pourtant deviner qu'elle n'éprouve pas de grand bonheur. Elle forme avec son mari un couple de convenance, jamais complémentaire, jamais complice et viscéralement désuni. Tel qu'on peut souvent en voir au Japon... À ce contexte plat, il ne manque qu'un déclic : le hasard va porter Toko sur le chemin de Kurata, l'homme qu'elle aimait autrefois. Le seul qui semble l'avoir jamais comprise et capturée, au point que l'authenticité du lien qu'ils entretenaient semble toujours impossible à rompre...

Au cœur de ces retrouvailles fébriles, Kurata s'étonne que Toko, qu'il avait connue passionnée et autodidacte sur le banc de leur fac d'architecture, en soit venue à se renier autant. « Dis, ne te souviens-tu vraiment pas ? Ton esquisse... Quand on s'est rencontrés... Je n'avais jamais vu des lignes aussi ratées. Sans parler des perspectives... Les fenêtres étaient démesurément grandes ». Derrière le sarcasme de Kurata se dissimule son admiration pour Toko, dont l'imaginaire lui est apparu aussi vaste que ces fenêtres, et les perspectives aussi créatives et aléatoires que ces traits sans formalisme. Il la pousse à renouer avec sa carrière d'architecte, à poursuivre sa voie là où elle s'est arrêtée. Il faudra du courage à Toko pour convaincre son mari que reprendre son travail est nécessaire.

Commence alors un parcours de femme et un apprentissage de soi, où le repli se transforme en accueil et chaleur. Les liens que Toko va s'autoriser à déployer, que ce soit avec ses collègues, avec Kurata, auront chacun un caractère fort, unique et salvateur. Sa famille lui reprochera bien sûr de remplir un peu moins bien son rôle – de mère, de femme. Et Toko devra certes parfois arbitrer pour répondre aux attentes de chacun. Quoiqu'il adienne, la neige des sublimes paysages enneigés d'Hokkaido viendra toujours déposer sa blancheur sur les ombres, y compris sur le terrible secret que Kurata finira par lui confier, et qui conduira Toko à dessiner de nouvelles perspectives, pour le meilleur et pour le pire...

O. J. —

**Un parcours
de femme et un
apprentissage
de soi, où
le repli se
transforme
en accueil et
chaleur.**

L'histoire

C'est en rencontrant son ancien amant de faculté que Toko, profondément établie en tant que femme au foyer, voit soudain renaître en elle le désir de travailler, et de reprendre son métier d'architecte. Mais peut-on jamais reprendre la vie qu'on a délaissée pendant tant d'années ?



SUIS-MOI JE TE FUIS

C'est un projet d'une magistrale envergure que nous propose Kôji Fukada. *Suis-moi je te fuis* brosse une ample quête amoureuse où les rôles s'inversent en permanence et se dédoublent continuellement. Ce n'est pas sans rappeler la série *Twin Peaks* (David Lynch, 1990) où pléthore de personnages secondaires passent leur temps à brouiller les pistes (déjà floues) autour d'une femme centrale d'autant plus envoûtante qu'elle est incernable. Cette fois, il ne sera pas question d'une Laura Palmer assassinée, mais d'une Ukiyo que Dieu sait combien d'hommes vont chercher à contenir... tant elle est libre. *Suis-moi je te fuis* forme une fresque au développement vertigineux, à juste titre sélectionnée en Compétition Officielle de Cannes 2020.

Silhouette élancée, coupe de cheveux décousue : voilà Tsuji, jeune homme embauché dans une entreprise de feux d'artifice (« Hanabi » en japonais !) Son visage impassible laisse augurer l'attitude de celui qui cherche à ne semer aucune forme de trouble. Se profile aussi une volonté farouche de se faire une place, quand



L'histoire

Entre ses deux collègues de bureau, le cœur de Tsuji balance, jusqu'à cette nuit où il rencontre Ukiyo, à qui il sauve la vie sur un passage à niveau, malgré les mises en garde de son entourage, il est irrémédiablement attiré par la jeune femme... qui n'a de cesse de disparaître.

***Suis-moi je te fuis* forme une fresque romanesque au développement vertigineux, à juste titre sélectionnée à Cannes.**



on comprend qu'il a un accord de longue date avec la sévère Mme Hosokawa, sa supérieure hiérarchique. Celle-ci passe des soirées secrètes dans son appartement, espère le mariage... En parallèle, Tsuji mène une idylle avec une jeune collègue qui s'imagine déjà avoir la bague au doigt ! Une situation qui fait croire que Tsuji a une vie sentimentale aussi explosive que les feux d'artifice qu'il commercialise. Pourtant, il n'en est rien. Comme beaucoup, il vit l'amour parce qu'il le faut bien, sans y croire vraiment. Jusqu'à sa rencontre – épique – avec Ukiyo.

Il réalise alors que l'amour, le vrai, celui avec un grand A qu'on voit dans les films, existe bel et bien... Il va ainsi se montrer tendre, sensible aux injustices, spontanément du côté de cette belle victime en proie à mille déboires, harcelée par d'autres qui, comme lui, en sont fous amoureux... Viendra la fin de la bataille où le preux chevalier croira avoir terrassé le mal en attachant pour toujours le cœur de sa dame au sien... C'est ce jour même qu'Ukiyo choisira pour disparaître, cette fois définitivement. Si vous voulez une suite à cette fin... Il faudra voir *Fuis-moi je te suis*, le deuxième opus !

O. J.

KÔJI FUKADA, L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS

PAR OCÉANE JUBERT

En moins d'une décennie, Kôji Fukada a prouvé qu'il était l'un des réalisateurs les plus exigeants et modernes du cinéma japonais, au même titre que Ryûsuke Hamaguchi et Katsuya Tomita. Incarnant cette relève tant attendue face à l'hégémonie des « 4 K » (Naomi Kawase, Takeshi Kitano, Hirokazu Kore-eda et Kiyoshi Kurosawa), appellation donnée à cette poignée de réalisateurs représentant systématiquement le Japon dans les festivals internationaux depuis les années 1990, ils ont su bouleverser les schémas narratifs classiques en mélangeant les genres : la comédie sociale (*Hospitalité*, 2011), la chronique adolescente (*Au revoir l'été*, 2014), la fiction post-apocalyptique (*Sayônara*, 2017), le thriller psychologique (*Harmonium*, 2017) ou social (*L'Infirmière*, 2020) et plus récemment, la fable humaniste (*Le Soupir des vagues*) ou encore prochainement la fresque amoureuse (*Suis-moi je te suis, Fuis-moi*

je te suis), qui sortira courant 2022. Il y a fort à parier que, de la part du premier réalisateur ayant jamais fait appel à un robot comme acteur (dans *Sayônara*), la suite de sa filmographie se révélera tout aussi vaste que surprenante.

Plus impressionniste que naturaliste - son peintre préféré est d'ailleurs Edgar Degas - Kôji Fukada donne systématiquement à ses films une structuration chorale où il s'agit non pas de sursignifier les choses, mais d'esquisser subtilement une histoire, avec nuance, tout en laissant la part belle au hasard. Ses scénarios ne s'attachent ainsi jamais au cheminement d'un héros trouvant son salut après avoir surmonté une série d'obstacles, dans un déroulement formel et convenu. Bien au contraire, et c'est en cela que la notion de choralité irradie son œuvre, il cherche à restituer une vision du monde selon le croisement des regards des



Kôji Fukada ne se prive certes pas de dénoncer les sociétés contemporaines et leur absurdité. Mais il enveloppe toujours son propos d'une matière sensible.

protagonistes, voire d'un entrelac de temporalités. Il n'est pas anodin que, dans cette quête de la bifurcation intime et du remaniement identitaire, où la pulsion s'immisce forcément dans la continuité d'être, il construise ses récits au fil d'apparitions et de disparitions, afin de mieux saisir la nature des relations qui lient les personnages. Le motif de l'intrusion comme révélateur du corps intime et social est de fait le point commun de sa filmographie. Cette technique narrative lui permet de confronter ses personnages à l'arrivée d'un élément perturbateur, lequel va systématiquement remettre en cause leur apparence de bonheur, du moins d'équilibre. Dans tous les cas, le danger vient de l'intérieur...



L'intentionnalité qui se cache derrière n'est jamais froide et implacable. Kôji Fukada ne se prive certes pas de dénoncer les sociétés contemporaines et leur absurdité. Mais il enveloppe toujours son propos d'une matière sensible. Si ses films abordent des thèmes comme le rejet, le remord ou la vengeance, et dévoilent subtilement les secrets de familles apparemment sans histoires, ils sont gorgés d'un amour irrésolu pour le genre humain qui trouve, au cœur de ses déboires et de sa solitude, le moyen de se remettre en question. Cette perspective rend son cinéma indéniablement rohmérien. Eric Rohmer qui, quant à lui, avait recours au motif de la discussion pour pousser ses protagonistes dans leurs retranchements, est d'ailleurs l'un des cinéastes les plus couramment cités par lui, entre autres artistes français – notons que Kôji Fukada a été nommé Chevalier des Arts et des Lettres en reconnaissance de sa francophilie. Si les personnages ont du mal à savoir ce qu'ils pensent et ressentent, comment le pourrions-nous ? Nous ne pouvons que supposer ce que les autres éprouvent. Il faut soit sereinement accepter l'ukiyo (notion spécifiquement japonaise exprimant le caractère éphémère d'un monde par essence « flottant »), soit surinterpréter, tergiverser et se perdre. Kôji Fukada encourage toujours le spectateur à remettre en question la véracité de ce qu'il a vu, entendu. Et à se rendre compte que ce qu'il croyait normal ne l'était finalement pas vraiment...

O. J.



SUIS-MOI, JE TE FUIS

RETROUVEZ L'ESSENTIEL
DE KÔJI FUKADA DANS UN
COFFRET COLLECTOR



AU REVOIR L'ÉTÉ, 2014



HOSPITALITÉ, 2010



L'INFIRMIÈRE, 2020



Disponible dès le
7 décembre 2021
dans les commerces
ou offert pour
toute adhésion à
l'association Hanabi !



LE SOUPIR DES VAGUES, 2021



SAYONARA, 2017

HORS CADRE

Les 5 mangas préférés de Kôji Fukada

Suis-moi je te suis étant basé sur le manga *The Real Thing* de Mochiru Hoshisato, nous avons profité de l'occasion pour demander à Kôji Fukada de nous parler de ses cinq mangas préférés !

La vis
de Yoshiharu Tsuge (Cornélius, 2019).

C'est une œuvre célèbre au Japon, parmi les plus belles de Yoshiharu Tsuge ! Celle-ci est particulièrement atypique, elle marque un tournant dans l'évolution du style de Tsuge, réputé pour sa veine réaliste. L'utilisation de la bande dessinée en tant que médium de l'inconscient était jusqu'alors inédite. L'histoire parle d'un rêve, supposé n'appartenir qu'à son dormeur, qui parvient, par ses pouvoirs écrasants et absurdes à transcender le subconscient pour atteindre l'universel.

Nausicaä de la vallée du vent
de Hayao Miyazaki (Glénat, 2002).

C'est une œuvre emblématique et historique, le meilleur manga jamais réalisé ! La seule bande dessinée écrite par Hayao Miyazaki à ce jour... On connaît surtout l'anime éponyme réalisé par le même auteur alors que la dernière scène du film n'était qu'une préface à la bande dessinée, conclue après douze années d'écriture, en 1994... Le voyage de Nausicaä, à la fois forte et fragile, qui souffre de la contradiction et du désespoir de la vie humaine, impressionne par sa densité philosophique.

Next World
d'Osamu Tezuka (Taïfû Comics, 2008).

Osamu Tezuka est nommé « le dieu de la bande dessinée » au Japon. C'est un écrivain légendaire, pionnier de l'expression comique. Je crois que son génie réside surtout dans la destruction de ses univers une fois qu'il en a fait le tour. Comme Picasso, il est pris dans un processus continu de changement. *Next world* est une œuvre de science-fiction ancienne, elle date de 1949. Et pourtant, elle constitue le moment le plus pur dans la carrière du dessinateur. Il y a quelque chose d'incroyable dans son tracé, comme si les êtres et les objets étaient emplis d'air.

Phénix, l'oiseau de feu
d'Osamu Tezuka (Tonkam, 2002).

Phénix, l'oiseau de feu est le chef d'œuvre de Tezuka ! Il s'agit d'une série audacieuse et magnifique qui se déroule dans un Japon médiéval en première partie et dans un monde du futur en deuxième partie. Tandis que l'œuvre se déplace entre le passé et le futur, elle se rapproche graduellement vers le présent. Hôd-hen est le volet le plus extraordinaire de cette série à mon sens. Les valeurs de la foi et les contradictions dans l'utilisation politique de la religion y sont dépeintes merveilleusement.

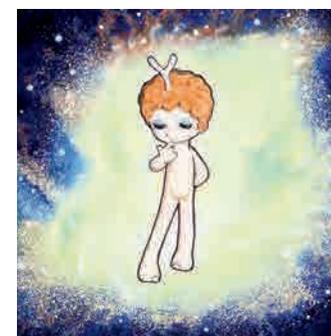
Hyaku Monogatari
de Hinako Sugiura (inédit en France).

Spécialisée dans la vie et les coutumes du Japon de l'ère Edo, Hinako Sugiura fait partie des meilleurs artistes de manga au Japon. *Hyaku Monogatari* (Cent Contes) s'inspire des histoires d'horreur et de fantômes propres au style « kaidan ». Il montre un monde étrange, où les phénomènes n'ont jamais de cause. Tout est surnaturel. C'est dense, somptueux.

page de droite

1,2,3. *Next World*, d'Osamu Tezuka
4,5,6. *Nausicaä de la vallée du vent*,
de Hayao Miyazaki
7,8. *La vis* de Yoshiharu Tsuge
10. *Hyaku Monogatari*
de Hinako Sugiura
9,11,12. *Phénix, l'oiseau de feu*,
d'Osamu Tezuka

1	2	3
4	5	6
7	8	9
10	11	12



LES RÉALISATRICES JAPONAISES À L'ASSAUT



THE HOUSEWIFE de Yukiko Mishima



Il aura fallu attendre le tournant du 21ème siècle pour que le cinéma japonais laisse entrer dans son histoire des femmes cinéastes – rien d'étonnant quand on sait que le Japon est toujours au 138ème rang de l'égalité hommes-femmes (Yanagisawa Hakuo, ancien Ministre de la Santé, allait jusqu'à dire en 2007 que « les femmes sont des machines à faire des gosses ! »). Plus précisément, il aura fallu attendre l'emblématique Naomi Kawase, éternelle invitée au festival de Cannes, dont le premier film Suzaku date de 1996. Nous avions coutume qu'elle soit l'unique réalisatrice japonaise à nous amener avec une infinie délicatesse, un rythme vagabond et poétique, vers ces endroits ténus, subtils, du nous, du nous deux, de la connexion. Avec True Mothers (2021), elle va même jusqu'à interroger pour la première fois le rapport à la maternité.

De nouvelles réalisatrices finirent par rejoindre peu à peu la danse (quoique moins bien exportées), pour nous guider vers ces contrées féminines et profondes qui nous parlent de maternité, de liens, d'exclusion, d'amour,



TEMPURA de Akiko Ohku

de rencontres, de carcan social à dépasser... On pense à Naoko Ogigami, Mika Ninagawa, Yuki Tanada... Chacune présente des portraits transgressifs de la féminité qui mettent de côté le langage visuel étouffé (et étouffant) du regard masculin. Par son extravagance pop et ses compositions audacieuses, colorées, *Sakuran* (2007) de Mika Ninagawa raconte l'histoire d'une oiran non conventionnelle – une courtisane de haut rang – de la période Edo. Yuki Tanada, scénariste de *Sakuran*, bouleverse également fréquemment les attentes quant à la façon dont une femme doit agir dans ses propres films, en particulier dans les relations amoureuses. *One Million Yen Girl* (2008) suit ainsi les traces d'une jeune femme au franc-parler qui parcourt le Japon à la fois pour se chercher et se fuir. Plutôt que de refléter les idéaux « féminins » imposés par la société, les nouvelles réalisatrices s'en sont talentueusement affranchi pour filmer des points de vue de femme sur les femmes, chose suffisamment rare au Japon pour que ce soit souligné. Leur art se consacre ainsi comme autonome, salvateur et précieux.



Le « Programme Hiver » des Saisons Hanabi vous donne la chance de découvrir trois films de trois talentueuses réalisatrices : *Tempura* de Akiko Ohku, *Aristocrats* de Yukiko Sode et *The Housewife* de Yukiko Mishima. Très différents de par leur style et leur esthétique, ils sont liés par cette même volonté de sortir du carcan collectif imposé aux femmes au Japon, explorant la grande difficulté

qu'ont leurs héroïnes à faire un pas de côté – qu'elles parviennent finalement toujours à faire. Et si nous avons tenu à sélectionner ces trois films en particulier, c'est parce qu'ils explorent trois temporalités distinctes et décisives dans la vie d'une femme au Japon : la post-adolescence dans *Tempura*, où il faut apprendre à grandir, à devenir responsable, à sortir de sa bulle pour affirmer ses rêves et son identité ; l'avant-mariage (*Aristocrats*) et l'après (*The Housewife*), et toute la pression qui en résulte du fait que le mariage est considéré comme une étape nécessaire par la plupart des Japonais.

En 2005, encore 90% des Japonais considéraient en effet que le mariage était naturel et indispensable : un chiffre impressionnant alors qu'il est en déclin en Occident. Par conséquent, une forte charge pèse encore sur les épaules des jeunes célibataires, les incitant à chercher un partenaire, et rapidement... Les mariages tardifs sont en effet assez mal vus au Japon, une femme étant considérée comme une « makeinu* » si elle n'est pas mariée avant ses 27-30 ans (*« makeinu » : terme péjoratif et familier pour désigner les femmes non mariées de plus de 30 ans qui ont perdu un chien, autrement dit un homme). C'est tout le propos du film *Aristocrats* qui suit le parcours d'Hanako, toujours célibataire à 30 ans, au grand dam de sa famille riche et traditionnelle. Dans *The Housewife*, a contrario, le mariage de convenance a déjà eu lieu : il va s'agir maintenant de dépasser son statut de femme au foyer pour reprendre le contrôle de son existence, par le travail notamment. Ces trois films de réalisatrices que Les Saisons Hanabi mettent en avant nous semblent ainsi incontournables et vitaux, parce qu'ils cherchent à restituer leur voix aux femmes, à les laisser reprendre le contrôle de leur vie, de leur liberté, de leurs idéaux.

○ J.



Aristocrats de Yukiko Sode



SUR LE PAPIER

Deux livres pour approfondir notre programme.



LA FAMILLE ASADA

Découvrez le travail du photographe Masashi Asada, connu pour avoir photographié sa famille dans leur quotidien, dans des métiers ou dans des rôles dont ils avaient toujours rêvé. L'album de photos qui en résulte est tellement captivant qu'il a donné envie au réalisateur Ryōta Nakano de restituer toute son aura dans un film rendant hommage à l'incroyable famille Asada !



En exclusivité française sur la boutique Hanabi



POUPELLE

Poupelle et la ville sans ciel de Akihiro Nishino a été vendu en 2016 à plus de 700 000 exemplaires. Le succès fut tel qu'Akihiro Nishino finit par l'adapter en film !



MEILLEUR FILM
ASIAN FILM AWARD



LION D'ARGENT
VENISE 2020

MEILLEURE ACTRICE
ASIAN FILM AWARD

UN FILM DE KIOSHI
PRÉSENTE

LES AMANTS SACRIFIÉS

UN FILM DE KIYOSHI KUROSAWA ÉCRIT PAR RYUSUKE HAMAGUCHI

ZOOM
JAPON

SENS
CRITIQUE

LE 8 DÉCEMBRE AU CINÉMA

Télérama

france
culture

© 2020 BY HAMAGUCHI